

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTEMENTS

Ammonces: la ligne... Réclamations... Faits divers...

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Les abonnements et les annonces... à Lille, chez M. Guinand...

BOURSE DE PARIS

Table with 2 columns: Instrument (3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price.

Table with 2 columns: Instrument (3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price for 13 MAI.

Service particulier du Journal de Roubaix

Table listing various actions and their prices, including Banque de France, Société générale, etc.

DEPÊCHES COMMERCIALES

Service particulier du Journal de Roubaix

Anvers, 12 mai. (Arrivé en retard.) Laines: Marché calme. Ventes 219 b. Plata.

Anvers, 13 mai, soir. Laines: Soutenues. Ventes 229 b. Plata.

Marseille, 13 mai. Laines: Mazagan 160; Caracach 250; Mossoul 275; Perse saint 175 à 180.

Alexandrie, 11 mai, soir. Cotons: Marché calme, faciles pour qualités courantes mais soutenu pour bonnes qualités raripimes.

Havre, 13 mai. Cotons: Ventes 600 b. fermes. Laines: Ventes 400 b. Monte-Video, 225 à 235; Buenos-Ayres, 175 à 245.

Liverpool, 13 mai. Ventes 12,000 b., dont 2,000 pour la spéculation. Importations 15,000 b. Marché ferme.

Londres, 13 mai. Cafés: Plus fermes. Sucres: Calmes. Laines et Soies: Stationnaires.

New-York, 13 Mai. Change sur Londres, 4.88; change sur Paris, 5.13 3/4. Valeur de l'or, 115 5/8.

Dépêches affilées à la Bourse de Roubaix.

Liverpool, 13 mai. Ventes 10 à 12,000 b. Soutenus; livrables fermes.

Havre, 13 mai. Ventes 750 b. Marché calme. Amérique ferme; Low-Louisiane flottant 97.

New-York, 13 mai. Recettes 13,000.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et G. représentés à Roubaix par M. Bulteau-Desbrosses:

Havre, 13 mai. Cotons: Demande régulière, prix sensiblement plus fermes.

Liverpool, 13 mai. Cotons: Ventes 12,000 b. Ferme livrable plus cher.

New-York, 13 mai. Cotons: 16 1/8, Recettes de 5 jours 13,000 b.

ROUBAIX 13 MAI 1875.

Le maintien de la Paix.

Nous avons en France une déplorable facilité à passer d'un extrême à l'autre: c'est là un des traits de notre caractère en général, et ce penchant s'applique non-seulement à la politique, mais aussi aux moindres actes de la vie publique.

Aujourd'hui tout est changé: les nouvelles les plus rassurantes nous arrivent de Berlin, de Londres et de Saint-Petersbourg. De Berlin même les dépêches nous annoncent que les feuilles officielles, celles qui reflètent plus particulièrement la pensée de M. de Bismarck, déclarent qu'il n'y a jamais eu entre la France et l'Allemagne le moindre épisode menaçant pour la paix.

Il y avait exagération hier, comme il y a exagération aujourd'hui. Quand donc l'esprit français s'attachera-t-il à ne chercher que le sens exact des choses et des faits, à se tenir dans une juste mesure.

La dissolution

Les premières séances de l'Assemblée après les vacances sont toujours remplies par d'inévitables formalités, comme le tirage au sort des bureaux, l'apurement des comptes de chaque commission et la fixation de l'ordre du jour.

Nous exprimerons à ce sujet une opinion qui ne sera pas approuvée absolument par tous nos lecteurs, mais que nous croyons imposée par les nécessités de la situation: puisse, sous le nom de la République révisable, on veut faire l'essai d'institutions constitutionnelles, ressemblant à celles de la monarchie sans le monarque, et puisqu'on croit qu'on pourra maintenir au parti conservateur la direction des affaires publiques, mieux vaut qu'on se hâte et qu'on applique le plus tôt possible la constitution au lieu d'attendre qu'elle soit faite de nouveau.

Nous ne cessons donc de répéter: la dissolution approche; elle se fera peut-être plus tôt qu'on ne le suppose. Conservateurs, avisez, organisez partout des comités, choisissez vos candidats. Vous ne triompherez pas sans lutte; mais si vous voulez lutter, si vous restez unis, vous serez vainqueurs.

Le Times s'occupe, dans un article important, de l'entrevue de Berlin et de la situation critique que font à l'Europe les bruits de guerre et les velléités du parti militaire en Prusse.

Mais le même article a encore un autre intérêt. On y trouve une expression très exacte et très franche de l'opinion de l'Angleterre protestante sur les affaires présentes. A ce point de vue, l'article du Times explique même respectivement la politique de l'Angleterre pendant la guerre de 1870-1871.

Il faut en outre admirer, en passant, ce chef-d'œuvre inattendu de logique protestante et de sens moral, qui transforme les temps où l'Église est dévouée et captive; où le Pape, les évêques et les prêtres sont persécutés et spoliés.

Ces vérités sévères et chagrines doivent être dites et répétées sans cesse. Le peuple français a été grisé de tant de mensonges et d'un si fol orgueil par l'école révolutionnaire, qu'il en a encore la tête étourdie, et malgré le dur réveil de nos désastres.

Tous les fantômes vaniteux qui peuplaient l'imagination française sont évanouis: les fanfaronnades révolutionnaires ne sont plus que ridicules aux yeux des étrangers: pour se garder du cosmopolitisme insurrectionnel, des mesures de précaution peuvent encore être nécessaires; mais elles sont faciles. La démagogie française, qui trouve opportum et de bon goût de se couronner de Floquets, n'est plus pour notre pays qu'un triste sujet de défiance et d'humiliation.

Ce pouvoir, c'est toujours la Prusse; elle est, aux yeux du Times, le double antidote de l'Ultramontanisme et de la Révolution. Ce rapprochement n'est-il pas merveilleux? Quand le nouvel empire allemand copie mot pour mot les entreprises de la Révolution française contre l'Église, on en fait la capitale de l'esprit conservateur! Quelle clairvoyance et quelle logique!

Le Times, en se hâtant d'adhérer à cette mesure d'oppression internationale, nous donne la mesure de l'énergie politique qu'il faut attendre de l'opinion publique, et probablement du Gouvernement, en Angleterre. En résumé, l'Angleterre verrait avec chagrin des complications européennes dont les conséquences pourraient finir par l'atteindre, mais elle ne fera rien pour les empêcher.

En ce moment, le marquis vint offrir le bras à sa femme. Il avait présidé à l'arrangement intérieur du carrosse, et Blanche pourrait s'y coucher aussi aisément que dans une bergère. Loïse seule y prit place avec elle; Jacqueline de Guingamp se tint à l'une des portières, tandis que Tanguy galopait près de l'autre.

CHRONIQUE

S'il faut en croire le Moniteur, l'aidant de l'Assemblée estime que l'on pourrait faire les élections générales encore plus tôt que ne le pense M. Buffet.

On annonçait hier que le projet de loi sur la presse contiendrait l'intention formelle de discuter la constitution.

Le bruit court qu'avant de partir pour Berlin, le czar aurait déclaré au général Leflo, ambassadeur de France, qu'il ne ferait rien à Berlin qui pût compromettre la paix.

Le Gaulois publie en tête de ses colonnes un communiqué ainsi conçu: « Le journal le Gaulois a publié un bulletin de souscription qui, dit-il, a été envoyé de tous côtés. La souscription serait ouverte pour offrir au gouvernement la statue de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup> sur la colonne Vendôme, telle qu'elle était avant la destruction du monument. »

Deux des membres du gouvernement sont actuellement indisposés assez sérieusement. Ce sont MM. Léon Say, ministre des finances, et Bardoux, sous-secrétaire d'Etat de la justice.

Nous étions bien renseignés sur les intentions de M. Thiers, dit la Patrie. Lorsque nous annonçons que, toujours partisan de la politique qui a valu aux républicains la journée du 25 février, il insistait avant la rentrée et insisterait à la rentrée, auprès des chefs du parti avancé, pour qu'on ne se départît pas de la réserve sage nécessaire à la consolidation de la République.

M. Thiers, dans la matinée et dans la journée d'hier, le soir à l'hôtel Bagration, n'a cessé de redire: « Tenez-vous calmes; n'attaquez pas le ministère, car vous avez besoin du groupe Levaegne; faites à M. Buffet toutes les concessions possibles, pourvu qu'il manifeste l'intention de gouverner avec la majorité du 25 février. »

On peut dire que toute sa science, toute son habileté, toute son influence. M. Thiers les déploie pour arriver à faire de la majorité du 25 février « une majorité gouvernementale ». Tel est le but qu'il poursuit.

M. Gambetta a-t-il ou non été giflé à Pau? Oui, selon la Patrie.

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 14 MAI 1875.

PATIRA

PAR RAOUL DE NAVERY

I — UNE PARTIE DE CHASSE.

(Suite).

— Et qu'y puis-je? répondit le jeune homme. Il a plu à Tanguy notre aîné de payer la dette de reconnaissance contractée avec le père en épousant la fille! Les puînés n'ont pas le droit de faire interdire le chef de la famille parce qu'il se marie sans le consulter... On lui laisse avec les biens qu'il aliène selon son bon plaisir le droit de commettre des folies.

— C'est un crime! dit Florent d'une voix aigre.

— Soit! mais, encore une fois, qu'y faire? le malheur est consommé, la

honte est bue... Les amis de la famille renoncèrent à l'ostentation dont ils frappèrent d'abord la fille du caboteur. Elle les a séduits par sa douceur, par sa modestie, car en vérité il semble parfois qu'elle s'excuse devant tous d'occuper un rang...

— Elle ne l'occupe pas, elle l'usurpe!

Gaël resta un moment silencieux; puis il ajouta en regardant Florent d'une façon significative:

— Tanguy m'a sauvé la vie, un soir que je me noyais dans l'étang de Coëtquen... Il faillit mourir et payer cher mon salut...

Florent haussa les épaules. — C'est une bien vieille histoire, Gaël.

— Certains souvenirs aident à supporter le présent; d'ailleurs il semble que depuis son mariage Tanguy soit encore plus généreux à notre égard.

— Il ne lui manquait plus que d'humilier ses cadets en leur faisant l'aumône... Ne vous y trompez pas cependant, Gaël; vous avez beau trouver de l'or dans votre secrétaire, notre situation à tous deux s'est de beaucoup amoindrie depuis le mariage de Tanguy... Une union contractée avec une grande famille eût apporté dans notre maison un nouvel élément de richesse... Ne m'objectez pas que l'on parle

de la fortune de Jean Halgan, en lui prêtant un chiffre fantastique: jamais Tanguy ne toucherait à l'argent gagné par le vieux loup de mer sur la pêche des cabillauds et des morues. La dot d'une fille riche aurait doublé les revenus de Tanguy qui, sans nul doute, eût détaché pour nous une terre du domaine paternel... Une alliance honorable n'eût pas manqué de préparer des unions en rapport avec notre naissance, tandis que la fille de Jean Halgan ne peut avoir pour amies ou cousines que des héritières de caboteurs comme elle...

— Et cependant, dit Gaël, nous tournons vous et moi les yeux vers de plus nobles fiancées: vous ne sauriez nier, Florent, que la veuve du baron de Granfeu vous soit chère; quant à moi, je vous ai supplié de parler en mon nom au père de Loïse de Matignon.

Florent secoua la tête. — Vous avez fait un mauvais choix.

— Un mauvais choix! répéta Gaël dont la figure bilieuse s'empourpra.

— Tout beau! tout beau! n'allez point au delà de ma pensée... La blonde Loïse est digne du culte fervent de tout gentilhomme... Mais le comte de Matignon n'entend pas raillerie, quand il s'agit d'unions mal assorties ou de familles portant des barres déshonorantes. Qui vous dit que le mariage de

Tanguy ne ruine pas le vôtre? — Regardez Loïse et Blanche! dit Gaël.

— Sans doute, l'enfant naïve aime la bourgeoisie anoblie... Elles sont presque du même âge, et cela se conçoit aisément... Mais autre chose est la sympathie de cette blonde idéale pour la marquise, et le consentement du comte de Matignon à un mariage qui donnerait la fille de Jean Halgan le caboteur pour belle-sœur à Loïse.

— Cependant vous m'avez promis... De parler en votre faveur, etc. (Voir le numéro d'hier.)

— Comment peut-on ne pas te chérir? demanda Loïse.

— Oh! toi, tu es une chère enfant dont l'âme s'ouvre aisément à la sympathie, comme celle de Tanguy à la tendresse et aux chevaleresques dévouements... Mais place-toi au point de vue de Florent et de Gaël, ces cadets en vieillesse. Qu'ai-je apporté en dot? si peu d'or que Tanguy l'a distribué aux pauvres de la paroisse de Saint-Pierre.

Quant à ma naissance, elle a été le sujet d'une humiliation pour Florent et Gaël... je n'ai pu écarteler de mon blason le blason de leur famille, et jamais ils ne me le pardonneront... C'est pour cela que comme toi, Loïse, je ne soutiens pas aisément le regard de Gaël ou celui de son frère.

En ce moment, le marquis vint offrir le bras à sa femme. Il avait présidé à l'arrangement intérieur du carrosse, et Blanche pourrait s'y coucher aussi aisément que dans une bergère.

Loïse seule y prit place avec elle; Jacqueline de Guingamp se tint à l'une des portières, tandis que Tanguy galopait près de l'autre. Cet incident trista le reste de la chasse. Les trompes eurent beau sonner la victoire, on étendit en vain sur un char décoré de feuillages le cadavre du monstrueux sanglier, une oppression resta sur les poitrines et les visages demeurèrent songeurs.

Contrairement à ce qui s'était passé avant la chasse, Florent parut éviter Gaël. Celui-ci fit vainement plusieurs tentatives pour rejoindre son frère: le galop du cheval de Florent l'emportait si loin que la monture surmenée du dernier des Coëtquen ne parvenait pas à l'atteindre.

Après avoir forcé l'allure de sa bête, il fut obligé de ralentir le pas, et se trouva bientôt près d'un piqueur ramenant le cheval de la marquise.

— Vous expliquez-vous la terreur subite de Thibédé? demanda le jeune homme; ce n'est pas la première fois qu'elle chasse le sanglier...

Thuriau regarda Gaël en secouant la tête.

— Monsieur le vicomte, dit-il, le diable s'est mêlé de cette affaire... Thibédé est une bête légère à la course, passible d'humeur... Il a fallu qu'on l'excitât d'une façon violente pour la faire cabrer au point de désarçonner la marquise...

— Ma belle-sœur a la main douce, et je ne comprends pas...

Thuriau enleva la couverture qu'il avait jetée sur les flancs du cheval, et désignant une blessure saignante à la croupe de la noble bête:

— Devinez-vous maintenant, monsieur, pourquoi Thibédé s'est cabré?... — Une branche l'a blessée, sans doute...

— Monsieur le vicomte est trop loin pour bien distinguer le genre de plaisir de Thibédé... c'est un poignard qui l'a fait.

Gaël devint d'une pâleur livide. — Un poignard, dis-tu, un poignard!...

— Comme je vous l'affirme, monsieur le vicomte, et aussi vrai que le ciel châtiera celui qui a commis cette méchante action.

(A suivre)